Entre logiques affectives, sexuelles et sociales : transformations intimes chez des femmes chinoises se prostituant en France

Hélène Le Bail, Florence Lévy, Ting Chen

▶ **To cite this version:**

Hélène Le Bail, Florence Lévy, Ting Chen. Entre logiques affectives, sexuelles et sociales : transformations intimes chez des femmes chinoises se prostituant en France. Migrations Société, 2021, 2021/1 (183), pp.143 - 155. 10.3917/migra.183.0143 . hal-03396200

HAL Id: hal-03396200

https://sciencespo.hal.science/hal-03396200

Submitted on 13 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre logiques affectives, sexuelles et sociales:

transformations intimes chez des femmes chinoises se prostituant en France"

Entretien avec Ting Chen [*]

Propos recueillis par Florence Lévy et Hélène Le Bail [**]

Hélène Le Bail et Florence Lévy : *Vous menez depuis plusieurs années un travail de recherche en sociologie clinique auprès de femmes chinoises migrantes se prostituant en France. Vous êtes également médiateur en ethnopsychologie et salarié d'une association communautaire de Chinoises travailleuses du sexe,* les Roses d'Acier*. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi vous vous êtes tout particulièrement intéressé à ces femmes ?*

Ting Chen : Je suis né en Chine et suis arrivé en France en 2005, à 21 ans. Depuis près de dix ans, j'interviens auprès des communautés chinoises de Paris en tant qu'interprète, accompagnateur, médiateur pour les démarches juridiques, médicales ou sociales. J'ai ainsi suivi les expériences migratoires de femmes chinoises venues seules en France pour y travailler. Je m'intéresse particulièrement à leurs subjectivités afin d'éclairer le rapport entre leur position sociale et leurs mondes psychiques, entre le sujet et ses déterminismes[1]. Le cas de ces migrantes chinoises me permet de rendre visibles des processus jusque-là très peu analysés. Ainsi, au cours de leur migration en France, certaines normes[2] sont remises en question, mises à distance ou transgressées en raison de l'éloignement de ces femmes avec leur société d'origine. Pour la même raison, d'autres normes peuvent au contraire être amenées à *surfonctionner* et à mettre le sujet face à des injonctions de façon moins distanciée. Parallèlement, les migrantes chinoises découvrent de nouvelles normes ; si, dans certains cas, elles font l'expérience de plus de liberté, elles peuvent aussi être confrontées à des formes d'injonctions contradictoires qui mettent le *moi*, régulateur des conflits psychiques, à l'épreuve. Le cas des Chinoises immigrées en France fournit

* Doctorant en sociologie clinique à l'Université de Paris.

** Politiste, chargée de recherche au CNRS — Centre de recherches internationales (CERI)-Sciences Po Paris, affiliée à l'Institut convergences migrations.

1. GAULEJAC, Vincent de, *Dénouer les nœuds sociopsychiques. Quand le passé agit en nous*, Paris : Éd. Odile Jacob, 2020, 288 p.

2. BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre*, Paris : Éd. La Découverte, 2006 , 294 p.

également des pistes pour penser les tensions rencontrées par toute une génération de Chinois, nés dans les années 1960 — alors que le pays appliquait la doctrine maoïste[3] —, et ayant vécu ensuite l'ouverture du pays et la mondialisation des normes sociales.

Une approche de l'intimité des immigrées chinoises par la sociologie clinique

H. Le Bail et F. Lévy : *Ces femmes sont particulièrement stigmatisées du fait de leur activité, il est ainsi difficile d'établir une relation de confiance et d'aborder les aspects les plus intimes de leur vie. Il nous semble donc que votre approche comme praticien et comme chercheur est particulièrement adaptée. Pourriez-vous nous expliquer votre démarche ?*

T. Chen : Je m'inscris dans une épistémologie clinique en sociologie, dans la continuité des travaux de Vincent de Gaulejac[4], et je m'appuie plus particulièrement sur les récits de vie, construits dans des relations intersubjectives. À travers la réalisation du récit, il s'agit pour moi, en tant que praticien, d'accompagner la personne dans un processus de construction du sens en intégrant le passé, en le situant au présent et en imaginant le futur[5]. En discutant avec le sujet, nous analysons le récit pour produire ensemble des connaissances interprétatives. L'enjeu est de comprendre quelles sont les logiques sociales et personnelles qui sont parfois impensées ou inconscientes, qui amènent la personne à se mettre dans une situation donnée. L'appropriation de ces connaissances est en soi une tentative d'émancipation pour la personne, selon Cornélius Castoriadis[6].

En tant que chercheur, je vois apparaître des transversalités socio-psychiques en accumulant les récits et leurs analyses : du récit individuel émerge ainsi un récit collectif. Ce récit collectif contribue ensuite à décrire les problématiques propres aux migrantes chinoises en France et, plus généralement, aux femmes chinoises contemporaines.

H. Le Bail et F. Lévy : *Justement, ces femmes ont un profil très particulier, elles sont hors des réseaux classiques de la migration chinoise, n'est-ce pas ?*

T. Chen : Les femmes chinoises immigrant seules en France étaient très peu nombreuses avant le tournant du XXI[e] siècle. Auparavant, il s'agissait surtout de

3. AMIN, Samir, *L'avenir du maoïsme*, Paris : Éditions de Minuit, 1981, 152 p.

4. GAULEJAC, Vincent de ; HANIQUE, Fabienne ; ROCHE, Pierre, *La sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*, Ramonville Saint-Agne : Éd. Erès, 2012, 398 p.

5. CHEN, Ting, "Sens, connaissance et collectif, construire une posture clinique avec la sociologie clinique et l'ethnopsychiatrie", in : GAULEJAC, Vincent de ; COQUELLE, Claude (sous la direction de), *La part de social en nous. Sociologie clinique et psychothérapies*, Ramonville Saint-Agne : Éd. Erès, 2017, pp. 189-200.

6. CASTORIADIS, Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Éd. du Seuil, 1999, 540 p.

femmes des provinces du nord de la Chine[7], mais aujourd'hui les profils se sont diversifiés. Avant d'émigrer en France, certaines étaient confrontées à la pauvreté tandis que d'autres étaient plus nanties ; une partie d'entre elles est issue de familles rurales quand d'autres sont d'origine urbaine ; une part considérable de ces femmes n'avait jamais quitté la Chine, alors que d'autres avaient déjà vécu à étranger. Cependant, au-delà de ces différences, presque toutes sont en situation irrégulière et font face à un choix limité d'activités professionnelles. Leurs interactions avec les institutions françaises oscillent entre les mesures de contrôles policier et administratif, d'un côté, et les actions de protection ou de sauvetage par les associations humanitaires, de l'autre. « Se protéger » ou « être protégée » sont des objectifs prioritaires autour desquels s'organise la socialisation de ces femmes. Florence Lévy et Marylène Lieber ont montré comment l'absence de droits et de permis de séjour ne leur permet pas de travailler légalement et les amène à se concentrer dans les professions du soin à la personne, entendu dans un sens large du travail tourné vers le bien-être de l'autre (travail domestique, accompagnement des enfants et des personnes âgées, soutien émotionnel et travail du sexe), traditionnellement assignées aux femmes, et en particulier la sexualité, qui peut être mobilisée comme une ressource afin de se mettre en sécurité[8].

H. Le Bail et F. Lévy : *Les femmes chinoises migrantes sont donc souvent isolées et on pourrait se dire, a priori, que la prostitution, une activité très stigmatisée, ne va pas les aider à créer du lien social.*

T. Chen : Dans tout travail de soin se crée du « lien » avec autrui. De ce point de vue, je considère que les relations sexuelles tarifées dans le cadre de la prostitution ont un double enjeu : économique, mais également de lien social.

Je vais vous rapporter les paroles d'une femme qui travaillait dans un salon de massage et qui m'a parlé des masturbations qu'elle proposait aux clients à la fin du massage. Elle ne se sentait pas sexuellement engagée : *« c'est comme si l'on pressait les pis d'une vache pour avoir le lait. C'est mécanique ! »*. Cependant, il convient de préciser que cette femme est mariée avec un Français qu'elle a rencontré sur sa table de massage. Cela signifie que les espaces intimes qui impliquent de la sexualité peuvent être investis de manières très différentes : il peut s'agir d'un simple acte mécanique ou du début d'un investissement affectif qui mène à une relation de couple. Il reste alors à déterminer si ces femmes

7. LÉVY, Florence, "Les femmes du Nord, une migration au profil atypique : Chinois de France", Hommes & migrations, n° 1254, mars-avril 2005, pp. 45-57.

8. LÉVY, Florence ; LIEBER, Marylène, "La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris", *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, 2009, pp. 719-746.

peuvent, à leur tour, se saisir de ces espaces intimes et les utiliser, stratégiquement cette fois-ci, pour transformer leur réalité sociale[9].

H. Le Bail et F. Lévy : *Vous en venez à la question de la place sociale, comment votre approche par les récits de vie va-t-elle permettre de croiser analyse psychologique et analyse sociale ? Pourquoi, en particulier, la mise en récit de l'espace le plus intime de leur vie permet-elle d'analyser les connexions complexes du social et du psychique ?*

T. Chen : Selon Michel Foucault, *«l'intimité est une construction sociale »*[10]. Dans mes recherches, il apparaît que les espaces intimes, où ces femmes chinoises sont en lien avec des hommes, forment des scènes sociales qui impliquent les dimensions sexuelles, affectives et économiques. Celles-ci donnent à voir l'interférence entre les injonctions sociales (doubles, car ces migrantes vivent entre deux sociétés) et la subjectivité des sujets. Je mets ainsi en lumière le fait que ces femmes migrantes se trouvent au « carrefour de logiques ». Je décris ces logiques afin d'expliquer comment font ces femmes pour les concilier lorsque celles-ci entrent en tension. Je montre qu'en réponse aux sollicitations externes et internes, elles construisent des espaces intimes en prenant en compte leurs besoins objectifs et subjectifs, conscients et inconscients, et que leurs investissements s'organisent et forment des continuités et discontinuités dans leurs histoires.

Conflit de loyautés chez Ruguo, épouse et amante, mère dévouée et femme amoureuse

H. Le Bail et F. Lévy : *Nous savons que, comme en psychologie clinique, vous partez de cas que vous décrivez avant de proposer une analyse. En préparant cet entretien, nous avons décidé ensemble de prendre le cas de Ruguo[11]. Pourriez-vous nous raconter le récit de vie que vous avez construit avec elle ?*

T. Chen : J'ai rencontré Ruguo en 2017 lors d'un dîner amical avec un groupe de femmes chinoises, dont certaines se prostituent. Ella a 50 ans et est originaire du nord de la Chine. La voix grave, joviale et franche, elle vivait à Paris depuis près de quatre ans. Notre deuxième rencontre a eu lieu à l'hôpital en 2018, alors qu'elle venait de faire une tentative de suicide. 20 ans plus tôt, après avoir assisté à la mort d'une amie dans un accident de la route, Ruguo avait eu des hallucinations semblables à celles qui l'ont poussée à attenter à sa vie. Alors qu'elle n'avait pas eu de problèmes psychiatriques depuis deux décennies, le sentiment de persécution a resurgi une semaine avant sa tentative de suicide ; elle s'est perdue

9. CHEN, Ting, "Femme et mère, entre le besoin et le désir. Étude de cas clinique d'une femme chinoise se prostituant à paris", *Hommes & migrations*, n° 1314, avril-mai-juin 2016, pp. 93-100.

10. FOUCAULT, Michel, *L'herméneutique du sujet*, Paris : Éd. Gallimard, 2001, 560 p.

11. Par souci d'anonymat, les auteurs utilisent un pseudonyme.

à plusieurs reprises dans les transports en commun et s'est progressivement isolée. Par la présentation de son cas, je propose d'analyser les facteurs qui ont conduit à la réactivation de son sentiment de persécution.

Lors de ma visite à l'hôpital, j'ai été le témoin d'une conversation téléphonique au cours de laquelle Ruguo a vivement interpellé son mari dans les termes suivants : *« Je sais que ton ami t'a demandé de lui prêter de l'argent ; moi je te signale que sans mon accord, tu ne prêtes rien à personne ; tu as compris ? »*, avant de lui raccrocher au nez de manière énergique. Il semble qu'elle ait choisi de rassurer son mari en prenant un ton autoritaire de chef de famille qui contrôle tout depuis la France, en particulier les questions d'argent. Alitée, elle s'est montrée très préoccupée par les questions financières, s'inquiétant notamment de la durée de son hospitalisation, du coût des soins et des revenus qu'elle perdrait pendant sa période d'inactivité.

Afin de comprendre l'attitude de Ruguo vis-à-vis de son mari lors de cet échange téléphonique, des éléments de contexte sont nécessaires, tant sur sa vie en Chine que sur celle entamée depuis quatre ans en France. Ruguo est mariée et a deux enfants en Chine, un fils de 29 ans, marié, et une fille de 19 ans. Sa famille compte sur son appui financier, lequel a justifié sa décision initiale d'émigrer en 2014 afin de mettre les siens à l'abri du besoin. Or, en France, Ruguo a rencontré un Français d'origine sénégalaise, Mamadou, avec qui elle a emménagé fin 2017. Le mobilier entièrement neuf de cet appartement a été acheté à parts égales. Plus généralement, le couple contribue à égalité aux frais de leur vie commune.

Quand Ruguo a tenté de se donner la mort dans le salon de leur appartement, Mamadou se trouvait dans la chambre. Elle était encore consciente quand il l'a découverte : *« J'ai vu qu'il a crié, puis est venu très près de moi, il n'a pas osé me toucher, et moi, dans ma tête, je me suis demandé pourquoi il n'allait pas appeler les pompiers (…)* ». Ruguo explique a posteriori qu'elle avait été appelée à passer à l'acte au cours d'hallucinations, autrement dit, elle ne souhaitait pas consciemment mettre fin à ses jours. De plus, bien qu'elle ait aussi expliqué s'être sentie *« vraiment soulagée »* au moment où elle a effectué sa tentative de suicide, nous pouvons noter qu'en choisissant de se suicider en présence de Mamadou, elle espérait bénéficier de son secours, mais aussi communiquer de la souffrance qu'elle était en train de vivre.

Mamadou a huit ans de moins que Ruguo et travaille comme ouvrier sur des chantiers. Il est père d'une fille qui vit en garde alternée entre le domicile de son ex-femme et celui qu'il partage avec Ruguo. Cette dernière s'entend très bien avec la fille de Mamadou, ce qui suggère qu'elle adhère à la construction d'une famille recomposée. Elle est très jalouse et le fait que Mamadou soit un ancien client rencontré dans le cadre de la prostitution ne la rassure pas. Elle le soupçonne sans cesse d'avoir des liaisons avec d'autres femmes. Mamadou, lui, est au courant des activités de prostitution de Ruguo qu'il tolère, néanmoins tous

deux ont convenu qu'elle ne devait jamais ramener de clients dans leur appartement.

Ruguo éprouve des sentiments très ambivalents vis-à-vis de sa vie en France. Peu de temps après sa conversation téléphonique avec son mari, elle a déclaré : *« Je me sens tellement mal quand je rentre dans cet appartement (…) Mais qu'est-ce que je fais ici ?! Je suis tellement idiote, je devrais envoyer cet argent en Chine… ».* Elle se sent donc coupable d'avoir construit un autre « chez elle » en France avec l'argent qu'elle était censée envoyer en Chine. Il y a donc un conflit entre deux investissements : son investissement avec Mamadou affaiblit, voire menace, l'investissement vis-à-vis de sa famille en Chine.

Interroger le passé pour mieux appréhender le présent

H. Le Bail et F. Lévy : *Il apparaît que l'installation de Ruguo en France s'organise de plus en plus en contradiction avec son projet migratoire initial. Comment celui-ci s'est-il construit ?*

T. Chen : Il est effectivement essentiel de réexaminer les conditions de son départ de Chine et ses antécédents psychiatriques, car ils permettent de mieux comprendre ses tourments et hésitations vis-à-vis de son futur. Ruguo et son mari sont originaires d'un village pauvre du nord de la Chine où ils se sont mariés très jeunes, à l'âge de 19 ans. Deux ans plus tard, est né leur premier enfant, qu'ils ont laissé aux soins des parents du mari pour aller travailler dans une grande ville. Le mari de Ruguo travaillait sur les chantiers de construction et elle, sur un marché spécialisé dans le commerce de la viande. Après la naissance de leur second enfant, ils ont acquis un petit appartement en ville, avec l'aide de leurs parents. Son mari a occupé divers emplois, tous peu rémunérés. Ruguo, en revanche, est devenue patronne d'un stand du marché : elle y vendait les poulets élevés par sa famille au village.

Alors qu'elle était âgée de 30 ans, Ruguo, son fils de neuf ans et une de ses amies du village ont été renversés par un camion. Son amie est décédée sur le coup : *« elle a craché son dernier souffle sur mon visage, ce souffle chargé de regrets ; elle n'était tellement pas prête à mourir ; elle avait deux enfants… ».* Quelques jours à peine après cet accident, Ruguo a commencé à avoir des hallucinations, a pris un traitement médicamenteux et est restée sans énergie pendant plusieurs mois. Elle se sentait coupable d'avoir survécu et avait l'impression de porter sur elle ce dernier souffle de regrets, presque de haine, face à l'injustice de la mort. Malgré tout, elle s'est remise au travail, car sa famille était pauvre et elle avait deux enfants à élever et à scolariser, c'est-à-dire d'importants besoins économiques. Tout son temps était absorbé par le travail et la famille. Elle explique aujourd'hui qu'elle ne pouvait pas *« être fragile »* et qu'il fallait qu'elle travaille. C'est à cette période, hélas, que l'introduction de la réglementation standardisée des élevages et l'arrivée des supermarchés ont profondément

affecté les économies locales et les marchés traditionnels. Les revenus générés par le stand de Ruguo ont alors considérablement baissé, alors que les besoins financiers de sa famille augmentaient. En effet, en 2014, sa fille a été admise dans un internat de lycée tandis que son fils a obtenu son diplôme universitaire, ce dernier devant désormais préparer son mariage. C'est dans ce contexte qu'elle a décidé de partir à l'étranger après avoir convaincu son mari de la pertinence de ce choix. Grâce aux soutiens familiaux, elle a recouru aux services d'une agence chargée de réaliser son projet d'émigration. C'est seulement deux semaines avant son départ qu'elle a appris quelle serait sa destination. Face à ce départ précipité, elle n'était pas prête et ignorait, comme la plupart des autres candidates chinoises à l'émigration, que la vie serait aussi difficile et ses choix si restreints une fois en France.

Ruguo a donc émigré en France, en accord avec sa famille, pour gagner de l'argent afin de stabiliser leur situation économique, à l'instar de la plupart des autres femmes chinoises ayant migré seules. Pour beaucoup, l'objectif était de rentrer au pays une fois cette mission accomplie ; leurs familles les attendant pour vivre ensemble dans de meilleures conditions. Le projet de Ruguo, lui, s'est heurté à trois événements qu'elle n'avait pas anticipés : se prostituer, tomber amoureuse d'un homme et emménager avec lui. Pour ces trois raisons, elle n'est plus très sûre de savoir si elle veut toujours retourner dans son pays.

H. Le Bail et F. Lévy : *Comment se traduisent les hésitations de Ruguo entre ce projet familial et ses ambitions de réalisation personnelle ?*

T. Chen : D'un côté, Ruguo exprime fréquemment sa honte de se prostituer en France et a très peur que ses proches au pays découvrent son activité ; de l'autre, c'est en se prostituant qu'elle a rencontré Mamadou auquel elle n'a pas besoin de dissimuler la nature de son activité professionnelle. Mamadou sait tout de sa vie : sa famille en Chine, ses enfants et son souhait, un jour, de retourner dans son pays. Avant de rencontre Mamadou, Ruguo n'avait jamais vraiment expérimenté des sentiments tels que ceux qu'elle éprouve pour son compagnon, en particulier la jalousie. Elle n'est pas tranquille dans sa relation avec Mamadou, mais elle est retenue par un lien affectif fort qui l'amène à construire un *« chez eux »*, comme elle le désigne. Les sentiments forts qu'elle ressent pour Mamadou sont constamment sous le regard de « tribunaux » externes et internes en Ruguo. Femme mariée et mère de deux enfants, elle a pourtant recommencé une autre vie affective en France avec un autre homme. De plus, cet homme n'est pas chinois, mais africain, ce qui représente à ses yeux une altérité totale. Enfin, cet homme était un ancien client, ce qui sous-entend qu'il avait avant tout un intérêt sexuel et elle un intérêt économique dans leur échange initial. De fait, Ruguo s'investit affectivement et économiquement dans la relation ; cet investissement la rend vulnérable et explique la dimension défensive de la paranoïa qui s'exprime dans ses soupçons envers Mamadou. Elle est déstabilisée, ce qui se manifeste dans l'inconstance de son discours concernant son retour en Chine :

alors que dès le lendemain de sa tentative de suicide, elle évoquait avec ses amies son intention de retourner très prochainement en Chine, elle déclarait le contraire lorsque je lui ai rendu visite à l'hôpital, faisant état de son désir de rester en France quitte à demeurer en situation irrégulière.

Le poids des surdéterminations sociales et psychiques au cours de la migration

H. Le Bail et F. Lévy : *Dans ce récit, nous voyons émerger ce que vous appeliez au début de notre entretien des injonctions ou des logiques qui entrent en tension. Nous ressentons bien la place centrale de l'argent, de la responsabilité familiale et celle des relations affectives. Comment articulez-vous cela dans votre analyse ?*

T. Chen : En effet, Ruguo n'est pas seulement minée par le sentiment de culpabilité envers sa famille en Chine, elle l'est également par la découverte du « plaisir » personnel. Rien ne l'empêche de *« tout »* envoyer en Chine et de ne *« rien »* laisser en France, selon ses propres termes ; c'est d'ailleurs ce qu'elle a fait pendant des années. Elle a déjà consenti beaucoup de sacrifices pour sa famille, bien davantage que si elle était restée en Chine. Cependant, elle s'est permis en France de faire ce qui lui plaisait et, très vite, ce « plaisir » s'est accompagné d'une *intranquillité*, d'une nouvelle forme d'insécurité.

Le clivage se loge à différents niveaux en elle. D'une part, elle mène une vie en France qui ne pourrait jamais être acceptée ni comprise par la société chinoise. La prostitution, comme la liaison extraconjugale d'une femme mariée de 50 ans, conduirait immanquablement au fait de perdre la face, selon l'expression chinoise ; si l'information était connue, c'est l'ensemble de la famille qui porterait ce stigmate. Pour se prémunir d'une telle sanction morale, Ruguo se trouve obligée de jouer un rôle en triant les informations qu'elle communique à ses proches au pays, et de se construire une vie fictive. De plus, dans le cadre de ses activités de prostitution, elle doit se transformer et jouer un rôle en se maquillant et en s'habillant comme elle ne l'avait jamais fait au cours de sa vie. Elle doit cultiver sa féminité, adapter sa communication au langage de ses clients, essayer de comprendre ces hommes et devenir performative dans les rapports qu'elle entretient avec eux, tout en se prémunissant des risques d'agression.

La vie de Ruguo est inscrite dans une logique de rentabilité, comme si tout devait être mesuré à l'aune de l'argent. Il semble qu'elle estime « bon » ce qui est rentable. Cela influe sur ses relations humaines. Elle est venue en France pour travailler et non pour vivre une romance, en particulier si celle-ci est coûteuse. Sa relation avec Mamadou était « rentable » quand il était encore un client, d'autant qu'il l'a beaucoup aidée à s'installer à Paris. Aujourd'hui, il n'est plus rentable, mais il lui permet de ressentir des sentiments nouveaux qu'elle désigne par *« ça »*.

Ruguo a peu de mots pour décrire cette situation, car elle renvoie à une zone obscure d'émotions, qui éveille de l'anxiété chez elle. Ainsi, il n'est pas certain que cette relation sécurise Ruguo, du moins sur le plan psychique. Si Mamadou est devenu un facteur de clivage, c'est aussi parce qu'elle a du mal à savoir ce qu'elle veut. Parmi ses pensées, il y a l'envie de « se faire plaisir » en acceptant Mamadou comme une personne avec qui elle souhaite vivre au quotidien. L'investissement continu de Ruguo envers Mamadou la confronte à des contradictions et l'amène à cloisonner ses pensées : Mamadou ne fait pas partie de sa famille, mais il ont construit un *« chez eux »* ; elle s'est mise en couple bien qu'elle ne compte pas divorcer ; elle réclame l'exclusivité de la relation amoureuse et sexuelle alors qu'elle continue de se prostituer ; elle projette de retourner en Chine tout en continuant de s'installer en France ; elle est sur la défensive vis-à-vis de Mamadou, bien qu'il n'ait jusque-là jamais montré d'intention de lui nuire ; elle se sent plus menacée dans leur appartement que lorsqu'elle se prostitue dans la rue. Toutes ces tensions antagonistes la menacent dans son intégrité. Elle est clivée, hantée par la honte, la culpabilité, la jalousie, les soupçons et l'impuissance. De plus, elle est très isolée : elle n'a pas d'interlocuteur pour l'écouter, et n'a pas non plus les mots pour exprimer les pensées qui la troublent. Son environnement est devenu envahissant, hostile et insécurisant. Cela a réveillé un mécanisme ancien de défense pathologique s'appuyant sur la paranoïa. Dans l'impossibilité de garder sa conception et sa perception de soi et de sa capacité à savoir qui elle est, Ruguo s'est sentie poussée à l'autodestruction.

H. Le Bail et F. Lévy : *Selon votre analyse, le déclenchement du mécanisme de défense pathologique s'expliquerait-elle par l'ampleur des sollicitations sociales et psychiques auxquelles elle fait face alors qu'elle a peu de ressources pour y répondre dans un contexte migratoire ?*

T. Chen : Oui, car elle doit faire des choix, c'est-à-dire renoncer, privilégier certaines options par rapport à d'autres, se protéger et négocier autant que possible. Plus largement, le récit de Ruguo permet de mieux comprendre comment la migration introduit de nouvelles manières de penser le rapport au monde, le rapport aux autres et à soi chez les migrants. Or, ces dimensions de l'expérience migratoire ont été très peu analysées et restent souvent invisibles.

La notion d'anomie, développée par Émile Durkheim pour désigner certaines situations de dérèglement social, d'absence, de confusion ou de contradiction des règles sociales, permet de penser les situations où l'individu se trouve perdu lorsqu'il est confronté à des normes et des règles sociales antagoniques[12]. En quittant la Chine, Ruguo s'est éloignée non seulement de ses proches (famille, voisins, collègues), mais aussi des lieux de socialisation normés, chargés de sens, c'est-à-dire des espaces qui l'assignaient à une identité tout en protégeant cette dernière. Brutalement, sans s'y être préparée, elle a décidé d'organiser sa vie

12. DURKHEIM, Émile, *Le suicide*, Paris : Presses universitaires de France, 2007, 516 p.

économique autour de la sexualité, s'est retrouvée seule au sein d'un groupe de femmes chinoises qu'elle ne connaissait pas, dans un système social qu'elle ne maîtrisait pas. Ces choix et cette nouvelle vie ont éveillé de nouveaux sentiments qui ne font pas encore tout à fait sens pour elle. Bien qu'elle soit entourée de ses amies chinoises et de son compagnon, elle éprouve un sentiment d'isolement. Elle est certainement confuse, mais ne se sent pas « aliénée », ni par son travail au marché, ni par la prostitution, ni avec sa famille, ni avec Mamadou. En aucune manière, elle ne constate une perte de sens dans sa vie. Au contraire, le sens qu'elle donne à sa vie est soutenu par un ensemble complexe de logiques : il y a du sens à travailler au marché, à émigrer en France, à se prostituer, et même à rester avec Mamadou. Mais dans cette phase de transition, ces logiques se réorganisent, d'où son sentiment de perdition. En résumé, Ruguo est au carrefour de logiques sociales et psychiques qui la sollicitent.

H. Le Bail et F. Lévy : *Comment arrivez-vous alors à croiser l'expérience personnelle d'une femme migrante avec l'expérience sociale d'un groupe entier de personnes, à savoir les femmes chinoises de sa génération ?*

T. Chen : Ruguo fait l'expérience de l'amour passionnel alors qu'elle est âgée d'une cinquantaine d'années ; le fait que cette histoire d'amour intervienne après qu'elle s'est acquitté de ses responsabilités socio-familiales, est tout sauf anodin. Il existe une singularité du temps social propre aux femmes chinoises que j'ai rencontrées : elles n'ont pas eu le temps ni ressenti la nécessité, pendant leur jeunesse, de remettre en question leurs rapports aux hommes, à la famille, à la sexualité ou à la féminité ou d'en expérimenter des formes alternatives. C'est pour cette raison que Ruguo peine à se représenter le *« ça »* de l'amour qu'elle vit en France ; ce mot désigne une relation fusionnelle et exclusive qui permet de comprendre sa jalousie.

Chez les femmes chinoises de cette génération, les surdéterminations socialement assignées ont été appropriées comme des éléments de construction identitaire. Elles sont valorisées et se sentent valorisées par la réalisation des projets sociaux, familiaux ou parentaux. Ceci ne veut pas dire qu'elles ne sont pas dans une quête de sens et ne mettent pas en question les responsabilités et les devoirs qu'on leur assigne. Mais cette quête a trouvé pendant des années une réponse en termes de reconnaissance sociale en Chine. Ainsi, dans les années 1990, l'actrice Kaili Zhang incarnait un modèle de femme exemplaire dans la série télévisée « Désirs »[13]. Or, la migration introduit une rupture. Les façons de penser et les regards de la société chinoise sont moins présents ; pour vivre et travailler à l'étranger, il est nécessaire de *dés-intérioriser* ces pensées et ces regards. Ces

13. "Ke Wang" (*Désirs*, en chinois) est une série télévisée diffusée depuis 1990 en Chine où elle est la série la plus regardée. Un an après la crise sociopolitique de 1989, où les jeunes Chinois réclamaient à la classe dirigeante plus d'ouverture et plus de liberté, cette série proposait un personnage altruiste défenseur des valeurs traditionnelles et pourfendeur de l'individualisme libéral incarné par les jeunes intellectuels.

immigrées chinoises sont brutalement confrontées à des changements qui nécessitent de revisiter leurs surdéterminations sociales et psychiques ; elles sont amenées à se resituer et à s'inventer une place qui pourra plus au moins contenir les clivages qu'elles ressentent.

Vivre pour les autres avant de penser à soi, le syndrome d'une génération de Chinois

H. Le Bail et F. Lévy : *Cela concerne-t-il uniquement les femmes ou ceux qui migrent ? La rupture avec les normes sociales, le besoin de répondre d'abord aux responsabilités familiales, où la famille représente une cellule de sécurité absolument prioritaire, tout cela pourrait-il correspondre à toute une génération en Chine ?*

T. Chen : En effet, je pense qu'il existe un phénomène générationnel au-delà de la tradition culturelle. Prenons l'exemple de mon père. Le jour de ses 60 ans, alors que je le questionnais sur ses projets de retraite, il m'a dit ceci : *« Je rêve d'avoir une jeep, une vraie jeep, et après ma retraite, je vais faire le tour du monde, aller dans les montagnes, au bord de la mer, sur les routes… ».* J'ai continué à l'interroger : *« Qui sera dans cette jeep avec toi ? »,* et il m'a répondu : *« Personne »*. Ainsi, ce Chinois de 60 ans rêve de se faire plaisir une fois remplies toutes ses responsabilités assignées ou appropriées ; alors il sera *« enfin libre »* d'aller explorer le monde, d'expérimenter seul de nouvelles aventures.

Comme l'illustrent les situations personnelles de mon père et de Ruguo, pour cette génération de Chinois nés dans les années 1960, les étapes du développement individuel semblent être singulièrement renversées par rapport aux sociétés occidentales : le temps de l'exploration de soi et de son rapport au monde, souvent associé à la jeunesse en Occident, semble survenir plus tard en Chine, une fois que les personnes se sont acquittées de toutes leurs responsabilités. Ceci ne concerne pas uniquement certaines femmes migrantes, mais une génération entière de personnes nées après 1960, fortement marquées par l'histoire politique chinoise. Cette génération a fait partie des piliers de la transformation industrielle du pays ; née dans une grande pauvreté, après la rupture avec la Russie en 1960, elle a connu la vie dans les communes populaires ; pendant la révolution culturelle, elle a été envoyée travailler dans les zones rurales et les usines ; elle a été contrainte par la politique de l'enfant unique ; enfin, dans les années 1980, elle a dû traverser la restructuration économique et le renversement des normes sociales : émergence massive de la propriété privée et de l'autoentrepreneuriat, valorisation de l'enrichissement individuel[14]. Ainsi, afin d'être en mesure de protéger leurs descendants contre les aléas de la vie et pour leur offrir plus de ressources sociales et économiques, les individus de cette

14. WEN, Tie Jun, *Eight Crises: Lessons from China 1949-2009*, Beijin: Éd. Renmindongfang, 2013, 300 p.

génération semblent avoir attendu que tous les membres de leur famille soient en sécurité avant de prêter attention à leurs désirs individuels.

L'insécurité et l'incertitude sont des sentiments générés par une société où l'État ne donne pas suffisamment de ressources aux individus pour faire face aux aléas de la vie et où, réciproquement, les individus ne comptent pas sur l'État. En Chine, la protection sociale était quasi-inexistante, la solidarité au sein de la cellule familiale a été capitale, mais cela a produit une *sur-responsabilisation* de certains membres de la famille. Dans ce contexte, il n'y avait non seulement plus de temps pour soi, mais, au-delà, cette notion ne revêtait pas le même sens que dans les sociétés plus individualistes. Les récits des migrantes chinoises à Paris mettent en lumière la difficulté de parler de soi sans parler des liens familiaux, qui constituent à leurs yeux la source de la légitimité des individus. Pour ces femmes, ne pas se dédier entièrement à la solidarité familiale est un facteur majeur de culpabilité.

Privilégier l'intérêt de la famille au détriment de l'intérêt personnel est un point de vue moral valorisé par la société chinoise. Quand la resocialisation au cours de la migration vient « travailler » cette logique morale, les habitus et les valeurs qui en découlent, le sujet et sa construction identitaire sont mis à l'épreuve. Si le fait de « choisir » implique nécessairement de renoncer à une source identificatoire, « ne pas choisir » en espérant pouvoir tout avoir peut entraîner un débordement de sens potentiellement conflictuel[15], comme l'a vécu Ruguo. Enfin, pour ceux qui arrivent à créer des nouvelles identités, dans les conditions sociopsychiques qui leur sont favorables, s'ouvre peut-être la possibilité de réinvention de soi. Cependant, il reste à savoir si un désir plus ou moins conscient de réinvention de « soi-même » précède la migration, ou si c'est la migration qui permet de penser le « soi-même » autrement ?

o

15. GREEN, André, *Le travail du négatif*, Paris : Éd. de Minuit, 2011, 416 p.